

BERNARD-MARIE KOLTÈS

Combat de nègre et de chiens

suivi des
Carnets



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1989 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

ISBN 2-7073-1298-3

Dans un pays d'Afrique de l'Ouest, du Sénégal au Nigeria, un chantier de travaux publics d'une entreprise étrangère.

Personnages :

Horn, soixante ans, chef de chantier.

Alboury, un Noir mystérieusement introduit dans la cité.

Léone, une femme amenée par Horn.

Cal, la trentaine, ingénieur.

Lieux :

La cité, entourée de palissades et de miradors, où vivent les cadres et où est entreposé le matériel :

– un massif de bougainvillées ; une camionnette rangée sous un arbre ;

– une véranda, table et rocking-chair, whisky ;

– la porte entrouverte de l'un des bungalows.

Le chantier : une rivière le traverse, un pont inachevé ; au loin, un lac.

Les appels de la garde : bruits de langue, de gorge, choc de fer sur du fer, de fer sur du bois, petit cris, hoquets, chants brefs, sifflets, qui courent sur les barbelés comme une rigolade ou un message codé, barrière aux bruits de la brousse, autour de la cité. Le pont : deux ouvrages symétriques, blancs et gigantesques, de béton et de câbles, venus de chaque côté du sable rouge et qui ne se joignent pas, dans un grand vide de ciel, au-dessus d'une rivière de boue.

« Il avait appelé l'enfant qui lui était né dans l'exil *Nouofia*, ce qui signifie « conçu dans le désert ».

Alboury : roi de Douiloff (Ouolof) au XIX^e siècle, qui s'opposa à la pénétration blanche.

Toubab : appellation commune du Blanc dans certaines régions d'Afrique.

Traductions en langue ouolof par Alioune Badara Fall.

« Le chacal fonce sur une carcasse mal nettoyée, arrache précipitamment quelques bouchées, mange au galop, imprenable et impénitent détrousseur, assassin d'occasion.

Des deux côtés du Cap, c'était la perte certaine, et, au milieu, la montagne de glace, sur laquelle l'aveugle qui s'y heurterait serait condamné.

Pendant le long étouffement de sa victime, dans une jouissance méditative et rituelle, obscurément, la lionne se souvient des possessions de l'amour. »

I

Derrière les bougainvillées, au crépuscule.

HORN. — J'avais bien vu, de loin, quelqu'un, derrière l'arbre.

ALBOURY. — Je suis Alboury, monsieur ; je viens chercher le corps ; sa mère était partie sur le chantier poser des branches sur le corps, monsieur, et rien, elle n'a rien trouvé ; et sa mère tournera toute la nuit dans le village, à pousser des cris, si on ne lui donne pas le corps. Une terrible nuit, monsieur, personne ne pourra dormir à cause des cris de la vieille ; c'est pour cela que je suis là.

HORN. — C'est la police, monsieur, ou le village qui vous envoie ?

ALBOURY. — Je suis Alboury, venu chercher le corps de mon frère, monsieur.

HORN. — Une terrible affaire, oui ; une malheureuse chute, un malheureux camion qui roulait à toute allure ; le conducteur sera puni. Les ouvriers

sont imprudents, malgré les consignes strictes qui leur sont données. Demain, vous aurez le corps ; on a dû l'emmener à l'infirmerie, l'arranger un peu, pour une présentation plus correcte à la famille. Faites part de mon regret à la famille. Je vous fais part de mes regrets. Quelle malheureuse histoire !

ALBOURY. — Malheureuse oui, malheureuse non. S'il n'avait pas été ouvrier, monsieur, la famille aurait enterré la calebasse dans la terre et dit : une bouche de moins à nourrir. C'est quand même une bouche de moins à nourrir, puisque le chantier va fermer et que, dans peu de temps, il n'aurait plus été ouvrier, monsieur ; donc ç'aurait été bientôt une bouche de plus à nourrir, donc c'est un malheur pour peu de temps, monsieur.

HORN. — Vous, je ne vous avais jamais vu par ici. Venez boire un whisky, ne restez pas derrière cet arbre, je vous vois à peine. Venez vous asseoir à la table, monsieur. Ici, au chantier, nous entretenons d'excellents rapports avec la police et les autorités locales ; je m'en félicite.

ALBOURY. — Depuis que le chantier a commencé, le village parle beaucoup de vous. Alors j'ai dit : voilà l'occasion de voir le Blanc de près. J'ai encore, monsieur, beaucoup de choses à apprendre et j'ai dit à mon âme : cours jusqu'à mes oreilles et écoute, cours jusqu'à mes yeux et ne perds rien de ce que tu verras.

HORN. — En tous les cas, vous vous exprimez admirablement en français ; en plus de l'anglais et d'autres langues, sans doute ; vous avez tous un don admirable pour les langues, ici. Etes-vous fonctionnaire ? Vous avez la classe d'un fonctionnaire. Et puis, vous savez plus de choses que vous ne le dites. Et puis à la fin, tout cela fait beaucoup de compléments.

ALBOURY. — C'est une chose utile, au début.

HORN. — C'est étrange. D'habitude, le village nous envoie une délégation et les choses s'arrangent vite. D'habitude, les choses se passent plus pompeusement mais rapidement : huit ou dix personnes, huit ou dix frères du mort ; j'ai l'habitude des tractations rapides. Triste histoire pour votre frère ; vous vous appelez tous « frère » ici. La famille veut un dédommagement ; nous le donnerons, bien sûr, à qui de droit, s'ils n'exagèrent pas. Mais vous, pourtant, je suis sûr de ne vous avoir encore jamais vu.

ALBOURY. — Moi, je suis seulement venu pour le corps, monsieur, et je repartirai dès que je l'aurai.

HORN. — Le corps, oui oui oui ! Vous l'aurez demain. Excusez ma nervosité ; j'ai de grands soucis. Ma femme vient d'arriver ; depuis des heures elle range ses paquets, je n'arrive pas à savoir ses impressions. Une femme ici, c'est un grand bouleversement ; je ne suis pas habitué.